

Adiba

*Rennes, le 2 juillet 2011, Lycée Emile Zola, 15 heures.*

Les élèves attendent que la grille s'ouvre. Ambiance insolite. Adiba examine les élèves. La plupart d'entre eux sont énervés, d'autres sont silencieux, solitaires. Leur avenir est en jeu.

Adiba est émue; elle pense à sa mère, celle qui lui a toujours dit de s'instruire pour être libre et ne rien devoir à personne.

Les résultats s'affichent. Elle est la première de sa famille à obtenir son baccalauréat.

*Rennes, quartier Villejean, 18 heures.*

Adiba, calme, songeuse arrive devant son immeuble. Elle aperçoit par la fenêtre sa mère, inquiète. Elle l'attend.

Adiba aime son quartier, ses hautes tours colorées où tout le monde se connaît, la MJC où elle a passé des après-midi avec ses amis. Ses parents y sont installés depuis qu'ils sont arrivés d'Algérie, elle avait deux ans. Pas facile. Salima, c'est le prénom de sa mère, elle porte le voile comme toutes les femmes de la famille. Elle a prévenu tout le monde que sa fille passait le bac.

La fenêtre s'ouvre. Un sourire d'Adiba. Sa mère a compris. Elle rejoint l'appartement. Salima est si émue qu'elle ne peut plus parler. Elle la prend dans ses bras et l'embrasse.

Adiba entre dans le salon. On y retrouve toute l'histoire de la famille. La chicha de son père, les tapisseries de sa mère, les banquettes colorées, les tapis brodés. L'atmosphère est chaleureuse. Son père est là. Elle lui annonce la nouvelle.

Hamza est fier de sa fille mais à la fois inquiet. Il sait qu'elle veut partir pour étudier. C'est un homme discret, il montre peu ses sentiments. Il a toujours un air sombre. Il est ouvrier à l'usine Citroën comme ses deux fils aînés. Sa vie est rythmée par son travail, sa famille, ses amis.

Quant à Salima, elle s'épuise à faire des ménages mais ne se plaint jamais. C'est ça qui a donné envie à Adiba de se battre pour vivre autrement.

*Centre de Rennes, le 5 juillet 2011, Société Générale, 6 heures.*

Adiba accompagne sa mère au travail. Elle doit écrire un article pour son admission à l'Ecole de journalisme.

Elles sont sept à nettoyer les bureaux. Toutes ont le visage usé par la fatigue. Ce travail est dur. Adiba le sait. Elles la dévisagent. Adiba ne dit rien. Elle se contente d'observer. Elle sent une vraie complicité entre ces femmes. Elle écrit : les regards échangés, les sourires partagés. Chaque geste est réflexe. Vider la poubelle, nettoyer les bureaux, tout remettre en ordre. Elles ne peuvent pas s'attarder. On leur impose l'efficacité. Aucun soupir. Elles ne se posent plus de questions.

*Rennes, le 10 septembre 2011, Ecole Supérieure de Journalisme.*

Adiba est fébrile. Elle se sent seule. Ils sont pourtant nombreux en première année. Elle se dirige vers l'amphithéâtre 1. Discours du directeur. Adiba est motivée.

On lui annonce des stages, des conférences, des rencontres, des cours. Elle va apprendre, comprendre le monde.

Une femme plus âgée assise au quatrième rang attire son regard. Elle doit avoir une cinquantaine d'années. Elle a les cheveux auburn, les yeux bleus, un teint pâle, les traits fins. Pour des raisons inexplicables, elle a envie de la connaître. Qui est-elle? Pourquoi est-elle là?

C'est le lendemain au restaurant universitaire qu'elle l'aborde. Jeanne lui explique qu'elle a 48 ans. Elle est psychologue, a élevé ses trois enfants et veut donner un autre sens à sa vie. Elle a écouté beaucoup de patients et veut témoigner de leur souffrance. Surtout celle des femmes. Elle lui parle d'Elizabeth Badinter, philosophe. Elle est allée à l'une de ses conférences. Une femme exceptionnelle qui se bat pour l'égalité. Jeanne lui demande si elle a lu son article sur la burqa.

Adiba s'interroge. Elle est troublée par cette discussion. Comme si une faille s'était ouverte en elle. Elle se sent déstabilisée. Elle voit le visage de sa mère, des femmes de la cité. Femmes d'origine algérienne, marocaine, française, femmes musulmanes, catholiques. Il faut qu'elle sache, qu'elle s'instruise.

Sa curiosité la conduit à la bibliothèque. Elle cherche l'article.

*« Adresse à celles qui portent volontairement la burqa. [...] Ainsi dissimulée au regard d'autrui vous devez vous rendre compte que vous suscitez la défiance et la peur, des enfants comme des adultes. Sommes-nous à ce point méprisables et impurs à vos yeux pour que vous nous refusiez tout contact, toute relation, et jusqu'à la connivence d'un sourire? Dans une démocratie moderne, où l'on tente d'instaurer transparence et égalité des sexes, vous nous signifiez brutalement que tout ceci n'est pas votre affaire, que les relations avec les autres ne vous concernent pas et que nos combats ne sont pas les vôtres. [...] »*  
*Elisabeth Badinter.*

Adiba est touchée. Elle prend conscience de la notion de liberté. N'être soumis à personne. Penser, pouvoir s'exprimer selon ses propres choix. Ne pas être dominé par la peur, les préjugés, la gêne. La burqa en est l'opposé. C'est le reflet de la peur de Dieu, des hommes, de l'inconnu. Elle pense à sa mère. Elle porte le voile...

Doit-on rapprocher le voile de la burqa? Est-il le reflet de l'emprisonnement de sa mère ou simplement une coutume? Faut-il remettre en question les usages de sa famille? Le voile est-il objet de protection ou de soumission?

\* \* \*

Il a fallu que le temps passe pour qu'Adiba soit convaincue que porter le voile n'est pas un vrai choix. Ce sont les hommes qui imposent depuis trop longtemps aux femmes de cacher leur féminité. Ses premiers mois à l'Ecole lui ont ouvert les yeux.

Jeanne l'a aidée dans sa réflexion. Elle lui a parlé de la place de la femme dans le monde, de son combat, de ses souffrances. Rien n'est acquis.

Après les cours, elles se retrouvent des heures et des heures. Elles refont le monde.

Adiba n'a jamais rencontré une femme comme elle. Elle est curieuse de tout. Elle s'intéresse à l'écologie, l'économie, à l'évolution du Monde.

Il y a eu aussi les cours d'histoire qui lui ont appris l'importance de la révolte. Adiba aime se souvenir de la Révolution française. Son professeur a expliqué la nécessité de participer à la démocratie.

Adiba se nourrit de tout. Elle aime ses rencontres, se sent mûrir.

Elle sait qu'elle ne s'est pas trompée de parcours. Elle veut aller plus loin. Elle veut aider les femmes. Elle veut aider sa mère à comprendre qu'il est temps de cesser de se cacher.

*Rennes, le 20 Novembre 2011, quartier Villejean, appartement familial.*

Adiba pose le texte d'Elisabeth Badinter sur le tapis de prières. Elle n'ose pas parler. Elle a trouvé cette solution. Sans doute une provocation mais qu'importe.

Son cœur s'accélère. C'est comme si elle faisait une énorme bêtise. Et si ses parents se mettaient en colère? Et s'ils lui demandaient de quitter la maison, elle qui ne respecte ni Dieu ni les Hommes? Et s'ils restaient silencieux, se contentant de la regarder comme une pestiférée ?

C'est sa mère qui trouve l'article. Elle le relève, s'apprête à le déchirer. Morceau de papier mal rangé...

Elle s'assied. Son visage se ferme, ses traits se tirent. Elle est pâle, silencieuse. Elle se redresse et regarde sa fille. Adiba perçoit une larme couler sur sa joue. Elle est saisie.

Salima lui explique qu'elle ne porte pas la burqa, qu'elle montre son visage et respecte les autres. S'il est vrai qu'elle porte le voile, ce n'est pas par soumission mais pour préserver sa pudeur, ses valeurs et ses principes. Son père ne lui a rien infligé.

Elle ne s'imagine pas vivre sans voile. Il fait partie d'elle. Elle est fière d'afficher son appartenance à l'Islam.

Adiba comprend mais veut persuader sa mère qu'elle se trompe.

Quand on est prisonnier, on ne s'en rend pas compte si l'on n'a pas connu la liberté. On croit savoir le monde mais on y est étranger. On ne se pose pas de questions, on vit comme on nous l'a appris. C'est plus simple.

Quand on s'ouvre, on voit la vie autrement. On s'imagine affranchie.

On se dit que si les hommes ont des pensées particulières envers les femmes et ne peuvent contenir leur imagination ce n'est quand même pas à elles d'en assumer les conséquences.

On se dit qu'il est bon de se découvrir et que l'on peut vivre sa religion sans signes extérieurs.

Salima doute. Elle pense à son mari, ses fils. Ses propres enfants ne l'ont pas vue sans voile depuis leur plus jeune âge. Le Coran l'interdit.

Elle revoit les femmes de sa famille. Elle les a toujours connues avec le voile. Elles ne sortaient même pas de la maison. Il y a eu une évolution.

Adiba et sa mère n'en ont plus reparlé.

*Rennes, le 2 Avril 2012, quartier Villejean, appartement familial.*

Salima se regarde dans la glace. Adiba est là. Elle remarque une mèche échappée de son voile. Moment intime entre mère et fille.

Adiba s'approche, effleure le voile. Elle pose sa main sur celle de sa mère et la guide doucement. Le voile glisse sur ses épaules. Salima se sent nue.

- « Maman, ne le remet plus ».

*Rennes, le 6 mai 2012, quartier Villejean.*

Hamza observe sa femme s'éloigner. Il découvre sa véritable beauté, autrefois cachée par ces mailles. Il n'avait jamais remarqué ses jolies boucles brunes. Il est ému. Il sent Salima fragile sans son voile. Elle n'est plus à l'abri de regards des autres hommes. Elle n'a plus son armure. Il est inquiet. Que penseront de lui et de Salima ses voisins, ses amis, sa famille? Aurait-il dû interdire qu'elle sorte sans son voile? Aurait-il dû refuser d'écouter la soif de liberté de sa fille? Doit-il être fier ou déçu de son épouse?

Salima se retourne et regarde Hamza. Elle aussi est troublée. Elle a peur. Peur des autres, peur de ne pas être comprise, peur d'être rejetée. Elle se sent légère et lourde à la fois. « Le poids du passé » lui a dit Adiba. Elle craint presque d'être punie par Dieu. Va-t-il comprendre son geste?

Le regard tendre de son mari lui donne la force de traverser cette immense place. Elle n'aurait pas enlevé son voile sans son accord. Hamza est généreux. Elle espère que ses garçons le seront avec leur femme.

Adiba et sa mère se dirigent vers le bureau de vote. Salima entre dans l'isoloir. Première décision de femme émancipée.

Adiba est fière, bouleversée, sa mère est libre.